

# VENIERIE

*la chasse aux chiens courants*





# LE RALLYE LAVAL



*En forêt de Pail, entre deux attaques.*

(Photo : S. Levoye)

La date de naissance du Rallye Laval est très imprécise. L'idée de posséder un équipage n'a pas surgi soudainement et la décision ne fut pas prise aussitôt. C'est l'amour du chien courant qui fut la première pierre et qui permit de bâtir puis de modeler ce petit édifice bien fragile qu'est une meute.

Notre père en est le fondateur. Il possédait après la guerre quelques chiennes avec lesquelles il chassait le lièvre. C'est à cette époque qu'il commença à chasser le renard et le sanglier avec le Rallye Hermet, équipage de Messieurs Bernard et Desforges.

Notre père était passionné jusqu'au fond de l'âme par la vénerie. Homme de responsabilités, dynamique et d'une vitalité hors du commun, il réussissait à allier parfaitement la chasse et sa vie professionnelle. Il possédait une grande connaissance du chien et un sens inné de la chasse qu'il aimait partager... parfois même un peu sévèrement quand nous faisions nos premiers retours à l'envers.

Notre mère fut une épouse modèle qui, bien qu'en second plan, par son courage et sa discrétion, permettait à son mari de réaliser son œuvre.

La chasse était pour la famille l'occasion de se retrouver. Puis ce fut

cet accident si cruel, au retour d'une chasse de l'équipage du Rochard dont notre père admirait tant la gorge des chiens. D'un seul coup, sans qu'ils pussent l'éviter, nos parents nous quittaient.

Notre père nous avait mis rapidement en condition en nous familiarisant avec les chiens. Le chenil devint notre lieu d'ébats préféré et les chiens nos compagnons de jeux. Je me souviens de ce jour où nous devions être vaccinés par une infirmière. Notre mère s'étant absentée quelques instants, nous étions sous la garde d'une dévouée femme de ménage. Au coup de sonnette fatidique, nous pénétrions dans le chenil et nous lachions derrière Major, Mistral et Kerbrune... La petite sœur infirmière n'osant pas s'aventurer au milieu des chiens dut repartir sans planter sa seringue dans nos petites fesses qui, par contre, subirent un tout autre traitement au retour de notre mère !

Les premières sorties eurent lieu alors que nous avions près de cinq ans et elles furent régulières par la suite. Notre père, ayant décelé chez nous le « feu sacré », nous fit rapidement participer. Quel plaisir pour nous de soigner les chiens, de les découpler, d'arrêter les fausses chasses, de voir évoluer les jeunes chiens, d'apprendre à reconnaître les gorges !

Mais quelle tristesse aussi que la découverte de la séparation quand nous dûmes réformer notre premier vieux chien... C'était Mistral, je le vois encore quitter le chenil. Il devait d'ailleurs mourir de chagrin quinze jours plus tard, après avoir refusé toute nourriture.

Les fins de semaine étaient consacrées à parfaire le petit lot de chiens. Les petits anglo-français de l'époque, qui toisaient 50 à 55 cm, avaient un réel besoin d'infusion nouvelle. Aussi, nous décidâmes, sur le conseil de M. Desforges, de nous remonter avec des réformes d'équipages. C'est à ce moment que les chasses prirent une autre tournure, la musique étant plus belle, le train plus rapide. De là à chasser à courre, il n'y avait plus qu'un pas à franchir. Mais quel pas ! Nous crûmes bien ne jamais prendre notre premier renard. Nous faisions des chasses endiablées où il ne manquait qu'un petit rien pour conclure. Ce petit rien, les chiens ne l'avaient pas trouvé. Jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1967 où, suivant un scénario classique, nous devions faire une très belle chasse, d'une heure trente : défaut en débûcher, non pas défaut, hallali ! Notre père, seul à cette chasse, rentre fou de joie à la maison nous apporter le pied. Le déclic s'était produit et onze



renards étaient forcés correctement sur terre d'ici au 31 mars. Le Rallye Laval alors était né réellement, certes sans tenue et sans avoir encore choisi son bouton, mais avec l'essentiel. Le reste était facile à faire.

Nous chassions avec peu de chiens, c'est-à-dire onze à quinze, et n'étions pas montés. Nous faisions de jolies chasses avec des chiens qui prenaient absolument tout seuls. Mais il était difficile de tenir un si petit lot au niveau où il était. Ne rentrant qu'un élève ou deux par an, très vite nous risquions l'échec. Nous dûmes donc augmenter l'effectif, mais être aux chiens le plus possible avec le seul moyen efficace : le cheval. Les chiens changèrent alors de comportement au contact des cavaliers. Les prises devinrent plus régulières, mais incontestablement, les chiens perdirent de l'initiative. Aujourd'hui encore, bien que nous soyons toujours aux chiens, l'une de nos préoccupations majeures demeure de leur rendre le maximum de liberté d'entreprise.

Nos chiens actuels sont le résultat de quinze années de croisements. Le caractère « blanc et noir » reste prédominant. En 1967, nous avions croisé un grand griffon nivernais, Congo, chien de grande qualité, avec une chienne blanche et noire de l'équipage du Rochard. Le produit fut mis sous une chienne d'origine Guyot qui donna la couleur orange caractéristique. Le second produit fut remis sous une chienne blanche et noire. La couleur orange est restée prépondérante. Parallèlement, nous avons des chiens d'origine Rallyes Parente et Kéréol qui sont d'excellents sujets. L'ensemble, même s'il n'est pas homogène sur la couleur, ce qui d'ailleurs nous importe peu, se complète très bien sur le terrain.

Chasser le renard exige de se déplacer beaucoup dans nos régions. En effet, le renard est un animal très prudent qui videra les lieux s'il est constamment dérangé. L'équipage à la chance de compter beaucoup d'amis qui le reçoivent chaleureusement dans leur territoire. Ce sont Bergault et ses cochons de passage, Breil et ses ronciars, Concise la forêt des premières chasses, Cornilli si sauvage, Dommèche et ses brûlés, les Gravelles très défiantes, Maquillé et son débûcher très plaisant, Moncor où résonnent encore les échos du Rallye Purée, Multonne aux pentes escarpées, Pail ce haut lieu de vénerie et Teilrye aux animaux résistants.

Les territoires sont donc très différents les uns des autres. La superficie des massifs varie de deux cents

à trois mille hectares. Aussi, il est très rare de ne pas débûcher. Le renard est un animal qui vit beaucoup en plaine, sa nourriture de base étant constituée de petits rongeurs. Dès qu'il se sent chassé il retourne sur son lieu de chasse qu'il connaît merveilleusement bien. Nous avons souvent été surpris de l'étendue de territoire que peut connaître un renard.

La durée des chasses où nous prenons varie d'une heure à une heure trente. Tout animal attaqué vigoureusement est chassé à un train soutenu ne peut guère durer plus. La moyenne des prises depuis plusieurs années est d'une trentaine d'animaux.

Le terré, relativement fréquent, n'est pas une règle générale. Il permet les jours de voie difficile de

prendre ? Jusqu'où aller ? Que faire dans ce carrefour de quatre routes ? La majorité des retraites manquées est due à cette difficulté.

Une des principales qualités requises pour chasser le renard est la rapidité de décision. Agir vite, d'abord avec le cinquième sens, mais méthodiquement. La voie légère ne tolère pas le défaut qui dure. Combien de temps tient-elle ? Il n'y a pas de règle. Cela dépend bien sûr des conditions climatiques mais surtout de la qualité des chiens. Il nous arrive les bons jours de maintenir une voie de trois quarts d'heure.

Il est donc important d'aller très vite. L'animal doit être affolé dès le lancer. C'est la raison pour laquelle nous ne conservons pas les chiens qui rapprochent les voies de nuit.



Taïaut !

(Photo : S. Levoye)

magnifiques relancés, mais il est par contre source de bien des déceptions les jours de voie facile. Pour pallier cet inconvénient il est important d'être équipé de fox-terriers très petits de préférence, indispensables pour faire repartir la chasse. Ce sont des auxiliaires sérieux qui permettent de ne pas sonner la rentrée au chenil sur un terrier après une jolie chasse.

La difficulté principale que nous rencontrons est la route. Nous nous heurtons de plus en plus à cette ruse. Il n'est pas rare de voir des animaux emprunter un goudron pendant un, voire deux kilomètres. C'est pour nous une hantise de faire un tel retour. Dans quel sens le

D'ailleurs le chien preneur comprend que s'il rapproche, le renard videra les lieux longtemps avant qu'il ne soit arrivé à la reposée. Nos chiens ont l'habitude de rapprocher sans crier, ce que nous considérons comme une qualité. En outre, comme ils sont parfaitement créancés, nous sommes sûrs dès le premier récri que l'animal est lancé. Nous pouvons donc ainsi et immédiatement provoquer une attaque brutale. Le fait de rapprocher ou non est pour nous un indicateur sur la capacité à prendre de nos chiens. Evidemment, lorsque nous chassons le sanglier, le problème est différent. Dans ce cas, il n'est pas concevable de lancer sans rapprocher. Les





Viôô !

(Photo : S. Levoye)

chiens le savent bien et savent aussi que l'animal ne partira qu'au dernier moment.

Nous avons longtemps cru qu'un renard ne se relançait jamais. Nous nous sommes rendus compte qu'il n'en était rien. Effectivement, quand le train n'est pas suffisant, un renard est imprenable. Il va alors s'en aller de son petit trot sans s'arrêter jusqu'à la nuit, parcourant ainsi de grandes distances. Par contre, si le train est soutenu, la physionomie de la chasse risque de changer. Même si un défaut a permis à l'animal de se forloner, il s'arrêtera : c'est physique. La vénerie est un rapport de forces où le plus fort gagne. Il n'y a pas de mystère comme on l'entend dire si souvent. Être le plus fort cela signifie une sélection sévère sur le terrain et la qualité. Ce sont les deux critères primordiaux que nous prenons en compte. Le train, c'est la construction qui doit l'engendrer, et aussi la résistance. La qualité, c'est d'abord l'intelligence de la chasse, le nez, la souplesse, l'aptitude à lancer.

Ce dernier critère est important au renard. Dans les grandes forêts, les animaux sont généralement peu nombreux et se remettent dans les fourrés les plus épais. Le bon chien ne devra plus hésiter à pénétrer au plus profond du roncier. En outre, la façon dont aura été lancé l'animal risque d'être décisive pour la suite des événements.

Entre autres critères, nous exigeons également de nos chiens qu'ils soient souples. N'étant que deux ou trois à cheval, il est hors de question de passer notre temps à arrêter de

fausses chasses. Tout chien qui manifeste un penchant à chasser un peu seul est éliminé. C'est une source permanente d'ennuis. Ainsi, il est très rare que nous ayons deux chasses, les chiens ralliant toujours au nombre, sachant que là seul peut se trouver le succès.

Je parle beaucoup des chiens car à mes yeux c'est l'élément essentiel de l'équipage. Le chien est le coéquipier qui fait prendre ou qui fait manquer. Il doit être forgé à sa façon. J'ai toujours été frappé par la ressemblance de comportement entre les chiens d'un équipage et le caractère des maîtres ou piqueux. C'est d'ailleurs vrai même jusque dans la rue. Une bonne corniaude bien boudinée ou un mignon petit caniche, ruban rose dans les poils, manteau sur le dos, vous révèlent beaucoup sur la personnalité et le physique de son propriétaire.

Nous avons par conséquent une grande confiance dans nos chiens. Nous attachons beaucoup d'importance à la façon dont nous communiquons avec eux : pour leur parler, il faut les connaître et pour bien les connaître il faut les aimer, et ce toute l'année, même l'été. Chaque chien ayant un caractère différent il faut parler à chacun différemment. En outre, pour chasser efficacement il nous paraît indispensable de connaître la gorge de chacun et de savoir interpréter sa façon de crier.

Lorsque nos chiens chassent, mon frère Jean-Paul et moi-même encadrons la chasse le plus près possible, chacun de son côté. Nous sommes rarement ensemble. Lorsque le défaut se produit, nous agissons le

plus tard possible, nos chiens faisant leurs retours plus vite que nous. Le risque, lorsque nous les prenons en mains, est de les voir suraller la voie. Chacun fait son retour de son côté, sans bruit, de façon à ne pas troubler les chiens de l'autre. Les chiens sont alors aux écoutes et rallient très vite au premier récri.

Jean-Paul et moi avons la chance de bien nous entendre et de voir les choses de la même façon. Lorsqu'un chien se fait remarquer pour la première fois, nous sommes généralement deux à l'avoir vu, ce qui est un atout majeur.

Nos boutons nous aident d'ailleurs beaucoup dans cette tâche, car ils connaissent bien les chiens et les aiment eux aussi. Ils nous renseignent d'ailleurs utilement les soirs de chasses sur ce qu'ils ont pu remarquer dans la journée. Depuis cette année ce sont eux qui élèvent les jeunes chiens.

Mon frère, qui habite en pleine campagne, a fait installer le chenil près de sa maison. Ainsi, les chiens qui surveillent les allées et venues ne sont pas tenus à l'écart. C'est mon frère qui les soigne tous les jours. Ses qualités d'éleveur nous sont précieuses et l'état physique des chiens est suivi de très près. Le résultat est concluant car je n'ai jamais vu un chien trop en état au chenil même en période creuse. Seule une personne passionnée comme lui peut arriver à un tel résultat.

Dans les souvenirs qui restent gravés dans notre mémoire, il y a cette chasse de janvier en forêt de Sevaillan en Bretagne. Nous en étions aux débuts de l'équipage. Dès le lancer, à la première ligne, deux renards sautent ensemble devant les chiens, fait très rare. Nous laissons faire et évitons d'appuyer. Un quart d'heure plus tard, les deux animaux sont toujours ensemble. Les chiens chassent bien, sans défaut, pendant une heure, à un train très soutenu. Pendant toute la chasse les animaux se sont suivis, puis soudain, silence. Les chiens aboient à la garenne. Nous nous précipitons et trouvons effectivement nos chiens en train de gratter au bord d'un petit terrier plein d'eau. A ce moment, Congo se récrie non loin. Les chiens rallient, mais cette fois sur un seul renard. Dix minutes plus tard, les chiens buttent à nouveau au petit terrier. Nous en extrayons un renard mâle noyé devant sa renarde, elle aussi noyée. C'est une belle histoire, certes exceptionnelle mais qui dénote assez bien l'état d'esprit de cet animal qui pourtant n'attire pas naturellement la sympathie. Nous





*L'animal est terré. Jean-Paul Courcier et l'un de ses foxs.*

(Photo : S. Levoye)

en avons eu un autre exemple un jour en forêt du Pertre où une renarde hallali courant se fait relancer. A ce moment le change bondit. Quelques chiens lui font un bout de conduite. Les autres maintiennent bien et débûchent vers un vieux chemin vert plein d'épines. Les spectateurs se précipitent au bord du chemin pour assister à l'hallali. A ce moment le change revient et pénètre malgré eux dans le chemin où les chiens font une musique formidable. La ruse ne réussira pas, car quelques instants plus tard le goupil sortira du chemin sans emmener un seul chien. La renarde est prise. A quelle belle leçon d'amour nous venons d'assister !

Nous sommes régulièrement confrontés à la difficulté du change sur terre, bien entendu pas d'une façon comparable au chevreuil, de par le caractère de l'animal chassé et du fait de sa densité plus faible. Le change le plus ennuyeux est celui qui se produit à la garenne. En effet, le premier renard qui sort est l'animal de change, difficile à juger pour nous en raison de la peur qu'il éprouve, mais aussi pour les chiens car ils s'attendent alors à ce que ce soit leur animal qui sorte de la garenne. Mais les bons chiens doivent se rendre compte dès qu'ils s'appliquent sur la voie. Je n'écirai pas que nos chiens sont de change, cette qualité étant en effet remise en cause en permanence. Je pense qu'ils le sont dans des occasions bien précises, le résultat étant là pour le prouver.

La remise en cause est une obsession constante. Le succès n'est jamais assuré. Les chiens sont des êtres

vivants qui agissent et réagissent avec toute la sensibilité qui leur est propre, chaque sortie apporte ou enlève à la sortie précédente et en quelques chasses le lot peut diminuer de qualité.

Je me souviens d'un début de saison difficile où nous avons chassé quelques sangliers sans donner suffisamment de train et donc sans prendre. Les chiens s'étaient dégoûtés et nous étions très inquiets. Nous pensions qu'ils nous « couvaient » une maladie. En effet, dès l'attaque les chasses s'allongeaient, la musique n'était pas gaie. Enfin, à la mi-novembre, avec un peu de chance, nous forçons le premier cochon de la saison. Le soir même, les chiens étaient métamorphosés, et peut-être les hommes

aussi d'ailleurs. Tout le monde avait repris confiance en soi. Il est important de prendre régulièrement.

Cette confiance mutuelle qui lie les chiens à l'homme et les hommes entre eux est essentielle. Perdre la confiance de ses chiens est aussi grave que perdre confiance en ses chiens.

Parmi les belles chasses de sanglier que nous avons faites, j'ai noté en particulier celle-ci. Dimanche 17 décembre 1978, l'équipage est en deuil puisque le 9 décembre, nos parents sont morts. Ce sera la première sortie sans le maître d'équipage. M. et Mme de Poix ont la délicatesse de faire célébrer une messe de huitaine dans la chapelle de l'Orgerie, messe à laquelle assistent les amis fidèles. N'ayant pu faire le bois, par suite d'incidents mécaniques, nous décidons de mettre les chiens dans l'enceinte qui touche la propriété, là où Ragot dit avoir entendu les cochons se battre au petit jour. Je suis un peu réservé, mais il a raison, notre ami Ragot, les cochons sont bien là !

Le magnifique récri des chiens qui ne sont pas sortis depuis quinze jours semble être un appel qui nous dit que la vie continue. Six cochons au moins se mettent en route. Les trente chiens font leur travail, et trient bientôt leur animal, un cochon de cent quatre-vingt-dix livres qu'ils emmènent rondement. Le ciel est bleu après la gelée blanche du matin, mais le fond de l'air est encore froid. Debout sur les étriers, le cours commence. L'animal tourne un peu en forêt puis traverse la route de la corniche et prend les landes vers Pré-en-Pail, puis débûche : « en route pour Mul-tonne ».



*Hallali. Les frères Courcier, Jean-Paul et Gérard (à cheval).*



Je ne puis m'empêcher de penser au récit de M. de Pluvié « Un siècle de vénerie dans l'ouest de la France, 1834-1930 ». Je lui laisse la parole : « Entre Pail et Écouves, il y a environ vingt-cinq kilomètres que les sangliers peuvent parcourir sans quitter le couvert. C'est d'abord le long éperon des landes de Villepail, puis le massif de la forêt de Multonne, avec son mont des Avaloirs, couvert d'immenses bruyères. C'est le point culminant de tout l'ouest de la France... C'est un panorama de cinquante kilomètres de rayon, embrassant toutes les forêts d'alentour : Écouves, Sillé, Perseigne, Monnaie, La Ferté, Andaines et tout au loin, au nord, la plaine d'Argentan. Aux pieds de la montagne, d'un côté, le bourg de Pré-en-Pail, de l'autre la jolie vallée où la Mayenne prend sa source.

En face se dresse le cône boisé de la Butte-Chaumont ; c'est Écouves qui commence. Pour s'y rendre les animaux n'ont qu'à dévaler les pentes broussailleuses du mont Souprat et à sauter la route d'Alençon.

Quelle belle randonnée ce serait. Peut-être la ferons-nous un jour ? » Ce 17 décembre, nous avions le même désir. Peut-être serions nous plus favorisés que le vaudrait Champagne ?

L'animal quitte donc Pail par les Renardières, bien chassé, pour rentrer dans Multonne au pied du mont des Avaloirs. Quel spectacle merveilleux que ce cochon qui se fait voir souvent et ces chiens bien en meute qui font une belle musique ! Le paysage de rêve décrit par M. de Pluvié prend une autre dimension. L'animal prend la grande ligne en forêt de Multonne ce qui provoque un balancer et lui permet de gagner un peu d'avance. Je le vois débûcher et se diriger vers la nationale Laval-Alençon. Notre cochon sait où il va. Il passe la route à quelques centimètres de Godefroy de Lorgerie, fidèle bouton — comme toute sa famille d'ailleurs —. Chose curieuse aussitôt après le passage de route, l'allure de notre cochon change et nous remarquons alors qu'il accuse de la chasse. Les chevaux traversent Saint-Denis-sur-Sarthon. Certains parmi eux donnent aussi des signes de fatigue. Dans les champs, les chiens augmentent leur allure tant et si bien que l'animal n'a que très peu d'avance lorsqu'il pénètre dans la Butte-Chaumont. Les forces lui manquent. Effectivement, ce sont les abois. Ce sera pour ma sœur l'occasion de servir son premier cochon. Elle l'a bien choisi. La

chasse de cet animal a duré trois heures et demie sur un parcours de quarante kilomètres. Il manque un seul chien à la prise. La curée a lieu à l'Orgerie. C'est la première fois que nous sonnons la « Courcier » la cape à la main. Les honneurs à Mme de Poix et M. Haricot.

Pour terminer, je voudrais encore raconter une belle chasse de renard que nous avons faite au cours de la saison dernière. Nous chassions ce jour-là en forêt de Dommèche invités par Jean Palland. Dès que les chiens sont mis au bois, ils lancent un renard dans les brûlés ; l'animal se fait battre dans ces grandes enceintes, demeurées si fournies après l'incendie qui a ravagé la forêt il y a quelques années. Malgré cela, le train est soutenu et après une heure de chasse, notre renard commence à prendre les lignes. A plusieurs reprises il vient pour se terrer dans la garenne de Quemper que nous avions bouchée le matin.

En effet, forts d'une précédente expérience où nous avions laissé, la saison dernière, un animal hallali courant dans cette immense garenne, nous avions pris le soin de la boucher le matin. Aussi notre renard choisit-il donc finalement le débûcher pour se tirer d'affaire, après s'être fait relancer en bordure. Il contourne quelques fermes et réussit même à créer un défaut en bordure d'un petit hameau. A ce moment, Marc d'Argentré nous sonne une vue en avant. Les chiens rallient, mais malheureusement en prenant le contre.

C'est du moins ce que nous comprendrons quelques instants plus tard. En effet, l'animal ayant eu peur après la vue, a vraisemblablement reculé sans que personne ne l'ait vu. Trois chiens, eux, ont pris la voie au droit et reculent à faux vent. Mon frère met pied à terre et fait rallier les chiens qui ont mis bas d'eux-mêmes. La chasse remûche par l'endroit précis d'où elle est sortie. Mais la voie va en se refroidissant et après être passés à nouveau sur la garenne de Quemper, nous tombons en défaut. Une heure plus tard, tous les retours sont faits. Nous sommes très inquiets. Nous décidons alors d'élargir beaucoup, très loin en avant. Une jeune chienne crie. Les chiens, y compris les vieux, rallient sans hésiter comme s'ils avaient compris que c'était bon.

En effet, ils en veulent, il en veulent même très fort. Tout le monde y est, on ne peut se tromper, c'est relancé. L'animal réussit encore une fois à prendre de l'avance au fourré,

puis débûche. Deux animaux sont vus en plaine au bord de la route du Châteaubriant. Un instant nous hésitons, car les bons chiens se séparent. Mais non, une des deux chasses met bas d'elle-même au moment où l'autre chasse relance dans un boqueteau de bordure. L'animal rentre à vue en forêt et pénètre dans une petite enceinte d'un demi-hectare vraiment très fourrée et se met à tourner indéfiniment. Deux renards en sortent ; les chiens ne peuvent pousser mais crient énormément. Quelques instants de silence, suivis de bruyants relancers nous laissent présager du meilleur. Un troisième renard non jugé est vu sortant. Les chiens arrivent à la voie, sortent sur la ligne puis reculent d'eux-mêmes. Nous avons bien fait de nous taire. Relancer à nouveau, puis hallali devant Alain de Pontfarcy et François mon beau-frère. Trois heures quarante cinq de chasse : un bon renard qui s'est bien défendu dans le change.

Une chasse de ce style n'a rien à envier à d'autres, qu'elles soient de chevreuil, cerf ou sanglier. Mais il ne faut pas se tromper, la vénerie du renard n'est pas une vénerie à grand spectacle. Après l'avoir longtemps ignorée, on en parle beaucoup aujourd'hui. C'est heureux, car le renard est digne d'intérêt.

Mais il ne faut pas oublier les revers dont le principal est évidemment le terré. Là, gants blancs, bottes de cuir reluisantes et tenues voyantes sont à proscrire. Nous rentrons souvent le soir crottés des pieds à la tête pour avoir passé une partie de la journée sur un terrier. Il nous arrive même après plusieurs heures de détérrage de laisser l'animal à la nuit dans son terrier. Il faut rentrer les chiens au chenil alors qu'ils n'ont chassé qu'une demi-heure. Là, vraiment il faut y croire !

Nous aimons la chasse du renard, nous y croyons. C'est elle qui nous a fait découvrir les joies, la sportivité et l'utilité de la vénerie.

Qu'il me soit permis, pour terminer, de remercier tous ceux qui permettent au Rallye Laval d'exister : propriétaires ou locataires de forêts, boutons, chasseurs et leurs représentants, administrations, gardes, agriculteurs, sympathisants. Grâce à eux, j'espère que longtemps encore nos belles forêts pourront entendre la voix des chiens. C'est pour nous la façon de témoigner à tous notre gratitude.

Gérard Courcier